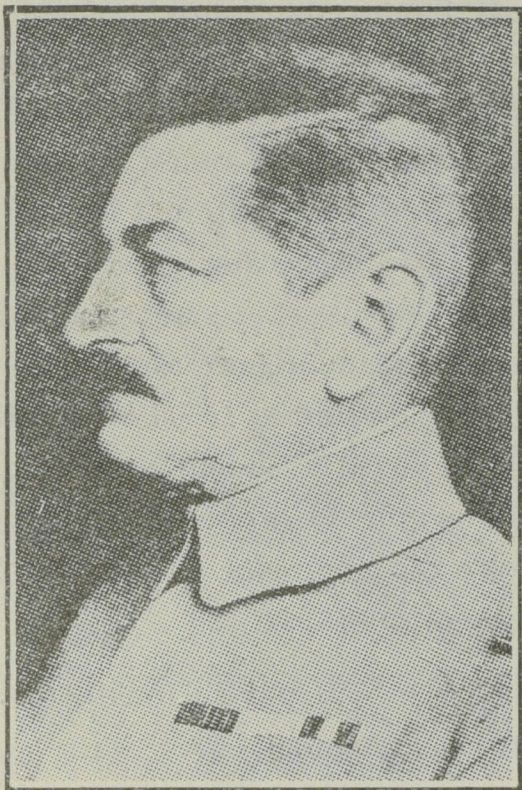


La grande guerre et ses grandes figures

PAR LE REVEREND PERE ALEXIS, cap.



LE GÉNÉRAL MANGIN (1)

LE général Mangin n'est pas beau, mais son portrait n'a rien de banal. Taille moyenne et élancée ; visage maigre et creusé par les travaux ; crinière noire, rude, drue, taillée en brosse ; moustache en brosse également ; bouche droite ; lèvres serrées ; menton carré ; tête carrée, respirant une implacable énergie.

On l'a comparé au sanglier qui charge, au lion qui défie, au bouledogue qui montre ses crocs.

Infatigable, dormant chaque jour cinq ou six heures, à l'aise sous la tente, acharné au travail, harassant son entourage, furieux à l'assaut, ne reculant un jour que pour attaquer le lendemain ; avec cela réfléchi, calculateur, ne laissant rien à la fortune de ce que la prévision peut lui ravir, jouissant près des

soldats, près des Africains surtout, d'un prestige inouï, tel est le général Mangin.

On lui a fait un grief de ce qu'on appelle sa fureur ; on l'a accusé d'être prodigue du sang de ses soldats. Mais est-il bien sûr qu'une prompte victoire chèrement achetée soit, en fin de compte, plus coûteuse qu'une campagne prolongée ?

La famille du général Mangin appartient à cette vieille bourgeoisie française qui est parvenue, à force de mérites, à se confondre dans ces derniers temps avec la noblesse.

Son grand-père, procureur général, puis préfet de police, sous la Restauration, eut dix enfants dont sept filles. L'ainé de ses fils mourut général à quarante-cinq ans, au retour de l'expédition du Mexique ; le second mourut chef de bataillon à 34 ans, au retour de l'expédition de Chine : le troisième Ferdinand fut le père de notre héros.

M. Ferdinand Mangin, s'il ne suivit pas personnellement la carrière des armes, (il fut ingénieur des ponts et chaussées), éleva ses enfants dans les glorieuses traditions de la famille.

Il eut quatre fils. L'ainé, Henri, lieutenant, fut tué à 27 ans au Tonkin ; le second, Charles, est celui dont nous raconterons ici l'histoire ; le troisième Georges, capitaine, tomba sous les balles au Maroc, à 33 ans ; le quatrième enfin, soldat de Dieu et colonial comme ses frères, puisqu'il appartient à la Congrégation des Pères blancs, a servi pendant la guerre en qualité de sergent aux tirailleurs sénégalais.

Voilà une famille sur laquelle nous attirons l'attention des biologistes. Ils pourront étudier à l'aise les phénomènes qui produisent l'aptitude à l'héroïsme.

Charles-Marie-Emmanuel naquit à Sarrebourg, Lorraine, le 6 juillet 1866. Ses études terminées, il entra à Saint-Cyr, 1885. On raconte que, au sortir de l'École militaire, son père le conduisit au général Archinard, gouverneur du Sénégal, alors de passage à Paris, et demanda à l'illustre colonial, comme faveur singulière de l'emmener avec lui en Afrique.

Le vieil africain trouva Charles-Emmanuel bien jeune et bien fragile ; il alléguait les rigueurs du climat qui éprouve si promptement les tempéraments les plus robustes ; il hésita en un mot, n'osant prendre sur lui une grave responsabilité. Le père alors insista, plaida, fit valoir les titres de sa famille. Ses deux frères, son fils aîné étaient morts pour la patrie

(1) Voir *Lectures pour tous* (15 août 1918), ainsi que l'*Illustration* (6 janvier 1917), l'*Idéal* (août 1918)